

EKA

KURNIAWAN



SATO L'IMPIE

roman traduit de l'indonésien
par Dominique Vitalyos et Cécile Bellat

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

SATO L'IMPIE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

L'HOMME-TIGRE
2015 ; Folio, 2017

LES BELLES DE HALIMUNDA
2017 ; Folio, 2019

CASH
2019

EKA KURNIAWAN

SATO L'IMPIE

roman traduit de l'indonésien
par Dominique Vitalyos et Cécile Bellat



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2026

Les traductrices expriment leur reconnaissance à Nunilona Dyah Prajnyandari pour son aide précieuse dans l'interprétation de certaines ambiguïtés subtiles, syntaxiques ou lexicales, dont l'indonésien a le secret.

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un glossaire donnant la définition des mots suivis d'un astérisque.

Titre original : *Anjing Mengeong, Kucing Menggonggong*

© Eka Kurniawan, 2024

by agreement with Pontas Literary & Film Agency

© Sabine Wespieser éditeur, 2026,
pour la traduction française

J'AVAIS ARRÊTÉ D'ALLER à la mosquée. J'avais arrêté de prier avec les autres. Je ne récitais plus la prière du soir avant d'aller me coucher. Sato Reang mangeait avec la main gauche – où est le problème ? –, et il rentrait chez lui sans dire bonjour. Si j'avais la flemme, je pissais contre un bananier sans me rincer après.

Je n'ai pas été fouetté par la foudre. Aucun tremblement de terre n'a dévasté ma maison. Aucun chien ne s'est précipité sur moi pour me mordre les mollets. Sato Reang mangeait toujours à satiété. Rien ne l'empêchait de rire de bon cœur aux blagues les plus éculées. Il dormait à poings fermés, comme une souche, et se réveillait comme une fleur. Bien sûr, de temps en temps, il souffrait de petits tracassés, comme les fesses qui démangent, mais il guérissait vite avec la pommade de l'épicerie du coin.

« Allez, un péché, un tout petit..., j'ai soufflé à Jamal comme si je voulais répandre l'illumination qui m'avait gagné. Toi, tu es un enfant pieux, tu as déjà amassé tout un tas de mérites. Ce n'est pas un péché qui fera pencher ta balance du mauvais côté. »

En m'entendant parler comme ça, mon camarade de classe s'est mis à marmonner et implorer la protection du Très-Haut.

J'ai failli éclater de rire devant sa réaction. Il avait tellement peur qu'il me voyait déjà comme un démon en puissance. J'étais ravi. Il existait au moins une personne pour ne pas me considérer comme le gamin assis à l'arrière du vélo de papa le samedi soir, caché derrière son dos. Dorénavant, plus besoin de dissimuler mon visage. Ils pouvaient bien scruter mon gros nez aux narines légèrement épatées, mes lèvres charnues un peu sombres, mes yeux aux sourcils minces, ils y découvriraient des reflets diaboliques. C'était génial ! Sato Reang s'était métamorphosé. C'était jouissif. Je ne laisserais plus jamais personne me renvoyer à ma vie d'avant.

J'ai déclaré avec la gravité d'un grand prédicateur magnanime :

« Ne pas prier de temps en temps, il n'y a pas de mal à ça. Si un jour un ange te questionne à ce sujet, tu pourras toujours lui répondre que tu as déjà prié des milliers de fois, c'est la vérité. »

Jamal s'est remis à marmonner, à implorer la protection de Dieu en ajoutant cette fois :

« ... contre les tentations du démon maudit. »

Ha ! ha ! ha ! Le démon maudit précoce, c'était moi. Jamal, qui avait encore peine à croire que ces mots étaient issus de ma bouche, avait un peu blêmi. En fait, beaucoup de mes camarades ne fréquentaient pas la mosquée. Plusieurs d'entre eux n'y avaient même jamais

mis les pieds, sauf quand ils étaient tout petits. Mais aucun n'était jamais allé jusqu'à inciter Jamal à en faire autant.

C'était justement l'heure de la deuxième pause de la journée, quand plusieurs élèves se rendaient à la mosquée derrière le lycée pour la prière de midi. Comme d'habitude, Jamal s'est approché de moi pour me proposer qu'on y aille ensemble. Cette fois-ci j'ai répondu : « J'ai la flemme. »

J'avais prévu sa réaction : il n'en croyait pas ses oreilles. À ce moment même, une pensée m'a traversé l'esprit et s'est imposée brusquement à moi comme une sorte de mission, en tout cas pour le temps qui me restait jusqu'à la fin de ma scolarité : j'allais libérer Jamal. Le pousser à goûter aux plaisirs du monde. Lui montrer que la vie, ça n'était pas seulement prier et lire le Coran. Je suis sûr que, dans sa tête, il a entendu clairement le bruit d'un ballon en plastique tranché d'un coup de machette par un père. Ou vu un singe en peluche auquel il mettait le feu. À moins que sa peur n'ait pris une autre forme, je ne sais pas. Et tout à coup j'ai eu pitié de lui. Pitié, parce qu'il avait encore un père, lui, et même un grand-père sur le dos.

« Je te plains, Jamal. Cela dit, que tu fasses tes prières ou pas, ton père n'en saura rien. »

Toujours abasourdi, on aurait dit qu'il cherchait à digérer mes propos. Enfin, il a ouvert la bouche et émis dans un gémissement à peine audible : « C'est toi que je plains, Sato. Et ton défunt père. »

Ses paroles n'ont fait que me galvaniser. Jamal deviendrait un être démoniaque comme moi, je m'en suis fait la promesse.

AVANT, BIEN SÛR, j'allais à la mosquée comme la plupart des gamins, et j'y apprenais à dire les prières et à lire le Coran. Pourquoi ? Parce que mon père avait appris à dire les prières et à lire le Coran à la mosquée. Parce que mon grand-père avait appris lui aussi à dire les prières et à lire le Coran à la mosquée. Parce que mon arrière-grand-père lui aussi avait appris à dire les prières et à lire le Coran à la mosquée. On dit qu'en remontant comme ça de génération en génération, du père de mon arrière-grand-père au grand-père de mon arrière-grand-père et à l'arrière-grand-père de mon arrière-grand-père, on finit par tomber sur Nabi Adam, et que, là, ça s'arrête. Ils avaient tous appris à dire les prières et à lire le Coran à la mosquée.

À vrai dire, ça m'amusait nettement plus d'aller derrière le marché assister aux combats de coqs, ou sur le terrain de foot regarder les joueurs parier sur les courses de pigeons voyageurs. C'était plus excitant que de déchiffrer des caractères dont je ne me servais jamais et des mots dont le sens m'échappait, assis en tailleur dans le *surau**. Je préférais regarder les danseurs de *kuda*

* Voir le glossaire pour tous les mots suivis d'un astérisque dans le texte.

*lumping** tournoyant dans les cérémonies, disputer une partie de *gambar umbul** ou nager dans les petits canaux qui quadrillent les rizières. Contempler les chanteuses recrutées pour les cérémonies de mariage. Se rassembler à toute une bande au parking du restaurant pour laver les vitres des voitures et forcer les conducteurs à nous donner de l'argent en contrepartie. Arrêter les camions de fruits et chaparder un peu de leur chargement.

Et puis un jour, quand ils ont commencé à nous envoyer à la mosquée pour y rester jusqu'au soir, j'ai découvert que les adultes n'aimaient pas beaucoup voir les gamins heureux. Les familles de militaires envoyaient leurs enfants à la mosquée. Le chef du village envoyait ses enfants à la mosquée. Pareil pour le marchand de porridge au poulet, même chose pour l'ivrogne de service, idem pour le malfrat.

D'accord, en fait ce n'était pas si pénible que ça. Quand on est très jeune, on trouve toujours le moyen de s'amuser. J'ai grandi depuis longtemps, mais je me rappelle encore l'époque où j'allais à la mosquée tous les après-midi jusqu'à la tombée de la nuit. Le plus souvent on portait le *sarong** jeté sur les épaules, une calotte de prière beaucoup trop grande sur la tête. J'étais content qu'on soit toute une bande de copains et, de temps en temps, d'avoir beaucoup à manger sur place. De retrouver ce salopard d'Asep, de me castagner avec Turman, de pouvoir chanter dans le micro de la mosquée et d'entendre les haut-parleurs diffuser notre vacarme, provoquant une commotion dans tout le voisinage, jusqu'à ce que

le marchand de *serabi**, dont la femme venait d'avoir un bébé, rapplique pour nous tirer les oreilles. Et que l'oncle Babinsa accoure pour débrancher le câble du micro.

Est-ce qu'à l'époque j'étais un enfant pieux ? Peut-être, si on s'arrête au fait que je fréquentais assidûment la mosquée. Les autres garçons et moi, nous récitons nos prières debout, en rang derrière les adultes. Le moment venu, c'était à qui prononcerait « *Aamîn* » le plus fort et le plus longtemps, jusqu'à faire se décrocher le plâtre du plafond et se balancer les toiles d'araignées sur les piliers. Quand l'occasion s'en présentait, je tirais sur le sarong d'un copain, ou bien, s'il était debout juste devant moi, je lui donnais un coup de tête dans le derrière qui le faisait dégringoler sur les vieux de la rangée de devant, et l'instant d'après la moitié de l'assemblée s'était écroulée par terre comme un château de cartes. Dans ce genre de situation, la prière cessait pour de bon et le *keiai** était furieux. Il levait sa grande paume ouverte pour nous flanquer une fessée sans chercher à savoir qui avait déclenché la bousculade, mais moi et mes copains, sur le qui-vive depuis le début, on se sauvait à toutes jambes dehors pour se disperser à la première alerte.

On entendait quelqu'un fulminer : « Bande de petits pestiférés ! » On était très contents de ce genre de qualificatif, il nous donnait l'impression d'être à l'origine de tous les désordres du monde. C'était un peu primaire, mais ça faisait enrager les vieux. Nous, on hurlait de rire, pliés en deux dans la cour en repensant à ce qui venait

de se passer, prêts à se remettre à courir au cas où un des adultes aurait encore des velléités de nous attraper pour nous tordre le lobe de l'oreille.

Un jour qu'on n'osait pas retourner à la mosquée, on s'est retrouvés à traîner en bande le long de la route. L'un de nous, Kurnia, le gros dégueulasse, s'est plaint d'avoir mal au ventre. Comme il ne voulait pas aller aux toilettes de la mosquée de peur de se faire coincer par le *kiai*, et comme il n'osait pas non plus rentrer chez lui parce que sa mère aurait compris qu'il avait manqué la prière, on l'a envoyé se soulager dans la plantation de bananiers. Il a récupéré un sac en plastique dans une poubelle et il est parti faire ses besoins à l'ombre des bananiers. Un peu après, le bâtard est revenu avec son sac en plastique rempli de merde, et une idée bien débile derrière la tête.

Il s'est tenu debout au bord de la route, les anses du sac dans la main gauche. Au loin – on le reconnaissait à ses phares avant –, le minibus municipal approchait lentement. Kurnia l'a hélé et le van s'est arrêté pile devant lui après avoir ralenti, croyant avoir un passager à embarquer. Kurnia était beaucoup plus grand que nous tous. Plus baraqué, aussi. Prenant tout le monde par surprise, non seulement il n'est pas monté à bord comme le chauffeur s'y attendait, mais il a carrément balancé le sac qu'il tenait à l'intérieur du véhicule. Sato Reang ne sait pas s'il a atterri sur un siège inoccupé ou sur les genoux d'un passager, mais, sans blague, il espérait que son contenu s'était répandu partout. Ça lui plaisait

d'imaginer le monde plein de toutes sortes de calamités hilarantes.

Aussitôt qu'ils ont compris ce qu'il y avait dans le sac, le conducteur et plusieurs passagers y sont allés d'une bordée d'injures : « Espèce de chien ! Espèce de porc ! Démon ! Salaud ! Crevure ! »

Le chauffeur a failli attraper Kurnia, mais notre copain était trop agile pour lui. Il a enjambé d'un saut le fossé qui longeait la route et il est retourné en courant vers la plantation de bananiers. Le chauffeur n'avait pas l'intention de continuer la poursuite, mais, en voyant qu'il restait d'autres jeunes groupés près du bord de la route, il nous a fusillés du regard. Conscients du danger qui nous guettait, d'autant que plusieurs passagers étaient sortis à leur tour du bus, on a tous sauté vite fait par-dessus le caniveau et on s'est enfuis à toutes jambes. On a entendu encore un moment les insultes criées par le chauffeur et les passagers avant qu'elles laissent place au silence à mesure qu'on s'éloignait. À bout de souffle, on a retrouvé Kurnia derrière l'usine de tofu. Cette fois c'est nous qui l'avons injurié copieusement dans le style du chauffeur, tout en lui allongeant quelques allers-retours bien sentis.

« Espèce d'abruti ! Poil du cul de Satan ! »

Turman, premier à s'en rendre compte, a renchéri :

« Et tu t'es même pas rincé ! Espèce de clébard, tu chlingues ! »

Kurnia se contentait de sourire, les lèvres en tirelire. Il a répondu qu'il s'était essuyé avec une feuille de bananier. Quel chien. Le gros dégoûtant. Abruti. Crade de chez

crade. Kurnia n'avait que faire de nos insultes. Il continuait à sourire en se grattant le derrière de temps en temps. Mais comme il n'était pas le premier à se vider les boyaux dans une plantation et à s'essuyer avec une feuille de bananier, on a vite oublié ça et on a réfléchi à des moyens de s'amuser sans devoir retourner à la mosquée ni rentrer chez nous tout de suite. À une heure pareille, il aurait été difficile pour nous de ressortir.

Alors est-ce qu'à l'époque Sato Reang était déjà un garçon pieux ? Quand je repense à tout ce que j'ai pu faire étant enfant, peut-être bien que non.

En tout cas, pas avant mes sept ans.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 2026
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR



IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 249
ISBN : 978-2-84805-605-0
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2026

SATO L'IMPIE. Sato Reang, le jeune protagoniste de ce court roman d'apprentissage, grandit dans une petite ville de l'île de Java pendant les années 1980. Dans un pays où l'islam majoritaire cohabite sans heurts majeurs avec les autres confessions religieuses, son enfance est tout entière occupée par son désir de s'émanciper de l'éducation que lui impose son père, musulman strictement pratiquant, qui veut faire de lui un enfant pieux, soumis au rythme quotidien des cinq prières obligatoires. Privé de sortie le samedi soir (consacré à la lecture des écritures), il dissimule honteusement son visage derrière le dos paternel, lorsque, à vélo sur le chemin de la mosquée, ils passent devant le marché où sont réunis ses camarades, plus libres et plus chanceux que lui. Quand, rarement, il parvient à s'échapper, les représailles sont sévères : il ne pourra plus jamais voir un ballon de football sans penser à celui que son père a tranché en deux de sa machette lors d'une partie clandestine.

Aidé par les circonstances, le jeune homme fera tout ce qui est en son pouvoir pour se libérer du carcan de son éducation. C'est pourtant au moment où il pensera y être parvenu que le piège se refermera sur lui. Maître en rebondissements et en provocations, Kurniawan nous propose, avec cette fable menée tambour battant, une très intéressante méditation sur le libre-arbitre et son usage. Il dresse aussi le portrait attachant, et très universel, d'un personnage à jamais marqué par les gestes et les rituels qu'on lui a inculqués.

Auteur de romans, de nouvelles, d'essais et de scénarios, EKA KURNIAWAN, né en 1975 dans l'île de Java, vit à Jakarta. Son œuvre est aujourd'hui traduite en trente-cinq langues. À son propos, la New York Review of Books écrit qu'il est « un héritier littéraire de Günter Grass, Gabriel García Márquez et Salman Rushdie ».

N° D'ÉDITEUR : 249
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2026
ISBN : 978-2-84805-605-0
PRIX : 20 €

www.swediteur.com



SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Sato l'impie de Eka Kurniawan
a été réalisée le 28 mars 2026
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848056272